

Jean-Marie Lecomte

Le Complexe de la salamandre et L'Esprit des lieux de Stéphane Manchematin et Serge Steyer

Le Complexe de la salamandre, sorti en 2014, est un long-métrage documentaire immersif de 80 minutes qui suit Patrick Neu, un artiste contemporain installé dans les Vosges du Nord, alors qu'il prépare une exposition au Palais de Tokyo. *L'esprit des lieux*, sorti en 2018 et d'une durée de 90 minutes dans sa version cinéma, est un long-métrage documentaire consacré à l'écoute. Marc Namblard, également habitant des forêts vosgiennes, y promène ses micros pour capter des ambiances sonores parfois insolites mais souvent ordinaires, car il y a du merveilleux dans l'ordinaire.

Ces deux documentaires de Stéphane Manchematin et Serge Steyer sont dans la tradition des portraits intimes où l'observateur reste absent et l'observé allusif. Dans *Le Complexe de la salamandre* et *L'Esprit des lieux*, il s'agit de portraits visuels et sonores d'artistes qui ont fait de l'expérience sensible des forêts le terreau de leur art. L'art de l'écoute du monde – loin de la pollution sonore des villes – de Marc Namblard, ou l'art de la métamorphose des matériaux ordinaires de Patrick Neu naissent de la lèvre du silence. En eux, la voix se tait, s'arrête comme derrière un verrou et s'écoule dans des canaux de création qui se défient des mots ou des vibrations vocales. La méfiance vis à vis de la voix et de ses épanchements futiles, alliée au désir secret du verbe singulier semble être à l'origine de leur créativité. Les documentaires de Manchematin et Steyer – qui prennent le parti du silence (celui de l'observateur et de l'observé) – montrent bien le paradoxe des artistes amoureux du silence et amants d'une voix rare mais féconde. Parce que le silence est toujours un vertige en quête d'expression.

La voix hors-jeu, le silence hors-champ

Patrick Neu, dans le nord des Vosges, travaille des matières éphémères, fragiles ou instables. Entre ses mains, le noir de fumée, la cire, le cristal ou les ailes d'abeille prennent des formes fantasques et torturées. Prométhée de notre temps, il emprunte à la nature des éclairs dans la nuit pour illustrer la permanence de l'éphémère. Il est maître de la fulgurance et de son émerveillement dans une nature en constante mutation. Le travail de Patrick Neu, c'est une métaphysique du voir, un regard furtif sur les manifestations du feu héraclitéen visibles pour un court instant. Ces formes de l'éphémère se rendent plus visibles dans leur écrin de silence. Patrick Neu n'est pas bavard. C'est un « taiseux », comme on dit chez lui. Le documentaire aime le regard et neutralise le son et la voix. Quand la voix survient, elle reste interlope, intime et circonstancielle, elle se refuse d'expliquer, de vanter ou de protester. Hors-sujet et contingente au travail de création, elle devient singulière par sa rareté et sa banalité, comme le sont ces discussions en famille autour d'une tarte aux pommes. Dans le documentaire, la voix est hors-jeu comme un plan de coupe, un portrait en aparté de l'artiste en homme ordinaire, car Patrick Neu est discret.

Fig. 1 Patrick Neu au Palais de Tokyo

©.mille.et.une.films, Bix Films – 2014 / Patrick Neu © ADAGP

Le silence et la voix comme métaphores optiques

Le film ne porte pas sur le silence ou la voix mais sur le geste. Silence et voix sont à proprement parler des circonstances dans le processus de création. Ce sont également des façons de filmer, des loupes qui rendent l'objet focalisé plus visible. À la fois trop-plein et manque, silences et voix sont cependant rendus palpables et sont dés-automatisés par le style du documentaire qui fixe les silences et capte les voix qui s'esquivent. C'est un choix esthétique risqué pour le genre documentaire qui nous a habitués à une sorte de continuité sonore des voix et des musiques d'ambiance ou autres bruitages. Ce vide, cette inertie du silence, ponctué par des filets de voix, doit nous enchanter, parce que le film nous montre en plan rapproché une poésie du geste créateur. Mais il pourrait perturber certains spectateurs qui aiment le bruit et la fureur du monde et à qui on a fait oublier que l'origine du cinéma est de rendre visible un geste furtif dans la nuit. *Le Complexe de la salamandre* ne cherche ni le

spectaculaire, ni le faussement mystérieux ; il nous fait voir ce qu'il y a encore à découvrir dans l'ordinaire avec les optiques du silence et de la voix rare.

Marc Namblard et Patrick Neu en miroir.

Marc Namblard, l'audio-naturaliste, personnage principal de *L'Esprit des lieux* et Patrick Neu sont des semblables. Tous deux sont des contemplateurs solitaires des desseins profonds de la nature vosgienne. Devant la caméra, les lieux visités par Marc et Patrick et leur résonance sonore deviennent des 'vivants piliers' et des 'forêts de symboles' qui observent les êtres 'avec des regards familiers', pour emprunter une expression de Baudelaire. Le matériau de Marc Namblard n'est pas visible et n'a aucune permanence. Marc écoute et recueille des sons. Pour lui, toute vibration naturelle qui frappe l'oreille prend une valeur esthétique. Qu'ils soient végétaux, minéraux, animaux et humains, les sons de la nature peuvent s'écouter tels quels ou peuvent être travaillés comme un matériau artistique. Seuls les bruits mécaniques, source de pollution, n'ont pas de place dans la bibliothèque sonore de Marc Namblard. *Le Complexe de la salamandre* nous fait voir, dans le silence et la raréfaction des voix, le geste créateur. *L'Esprit des lieux* nous apprend à écouter. Cette faculté de prêter l'oreille aux bruits de la nature était fondamentale à la survie de l'humanité, avant que les hommes ne s'enferment dans ces enfers urbains qui leur donnent un sentiment de sécurité.

Les voix dans le silence d'outre-tombe

La voix dans *L'Esprit des lieux* reste un son naturel comme un autre. Elle témoigne simplement de la présence d'un être et, comme le chant d'un oiseau ou le brame d'un cerf, elle affirme son 'être-au-monde' sans avoir une place privilégiée. Elle est également moyen de transmission inter-générationnelle, père-fille, enseignant-élève.

Enfin et surtout, pour Marc Namblard, la voix humaine prend une valeur spécifique comme trace d'un monde perdu. Elle est davantage une essence qu'une existence. En cela, elle ne s'oppose pas au silence. Elle est silence. Son 'non-vibratoire', entre-deux, chuchotement entre absence et présence vocale, enregistrement magnétique ou voix intérieure qui flotte dans nos mémoires, la voix de celles ou ceux qui sont passés prend une permanence qui ressemble à l'infini du silence. Dans *L'Esprit des lieux*, la voix éteinte et le silence se répondent, entretiennent un dialogue sur la toile de l'écran. Silence vibrant ; voix du silence ; la voix du passé nous rappelle tout ce qu'on a entendu et qu'on n'a pas écouté. *L'Esprit des lieux* retient les voix passantes que l'on ne sait pas retenir, dans un silence qui a la parole.

Métonymies visuelles de la voix et du silence

L'Esprit des lieux fixe sur l'écran ce qui est par essence invisible, c'est-à-dire ce qui n'a pas de présence lumineuse. Au cinéma, le son, la voix ou leur absence ne peuvent être visualisés que par métonymie. Il faut penser en termes d'écran du son et du silence. Ces situations d'écoute sont bien mises en scène dans *L'Esprit des lieux*. Les sons deviennent visibles à travers une multitude de postures d'écoute. L'inclination d'une tête, les mouvements d'un corps en alerte aux sons d'une forêt, un visage aux yeux fermés, une silhouette attentive dans la nuit, tous ces plans sont des signes métonymiques du son. Il faut savoir écouter et il y a une esthétique et une kinésie du corps en écoute. *L'Esprit des lieux* est une leçon qui enseigne l'écoute attentive dans un espace de silence.

Fig.2 Marc Namblard ©Les Films de la Pluie / Ana Films.

Les écrans du silence visualisent un espace propice à l'inscription de la voix et des sons. La nuit, un paysage enneigé, un matin avant que le monde ne s'éveille, une pénombre, tous ces espaces invoquent le silence et invitent à une posture d'écoute, parce que l'homme dans ces espace-temps est à la fois chasseur et proie solitaire. Veilleur dans la nuit ou guetteur de l'aube, l'écouter redécouvre un vertige des premiers temps. Si l'on pourrait penser à une forme de primitivisme dans la vision du monde de Marc Namblard, il faut comprendre ce primitivisme comme désir vital, cette quête de la voix et du son dans une caverne de silence comme désir de lien avec les essences du monde. Les voix humaines, animales, végétales, atmosphériques appellent à la survie dans une bulle de silence, au-dessus des bruits de ce que Louis Aragon nommait l'enfer moderne.

Avec cette 'objectivité passionnée' dont parle Chris Marker, les deux documentaires laissent les voix, les sons, les silences et les images devenir un 'sensible' cinématographique dans lequel le spectateur peut s'immerger.